

Laval théologique et philosophique



GUERET, Michel, ROBINET, André, TOMBEUR, Paul, *Spinoza, Éthica. Concordances, index, liste des fréquences, tables comparatives*

Jean-Dominique Robert

Volume 34, numéro 2, 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705676ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705676ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robert, J.-D. (1978). Compte rendu de [GUERET, Michel, ROBINET, André, TOMBEUR, Paul, *Spinoza, Éthica. Concordances, index, liste des fréquences, tables comparatives*]. *Laval théologique et philosophique*, 34(2), 219–220.
<https://doi.org/10.7202/705676ar>

ment dans la théologie patristique fut indistinctement l'expression du salut de Jésus-Christ et la célébration rituelle qui l'actualise.

L'ambiguïté primitive subsiste souvent en parlant de ce qui est sacrement et, partant, typiquement chrétien, et le concept de *sacré* des religions non-chrétiennes et qui se réfère aux personnes, temps ou choses soumises à la divinité et opposées comme telles au reste de la création où réside le profane. S'il existe une confusion entre sacrement et sacré, il y en a une autre entre *sacramentalisation* et *évangélisation*, pour opposer deux types d'activité pastorale qui créent des conflits. L'évangélisation est une partie intégrante du sacrement chrétien.

Le concept de sacrement est intimement lié à celui d'Église. L'Église est sacrement de Jésus-Christ. Pour employer un langage théologique en provenance du Nouveau Testament, on peut dire qu'il n'existe que le sacrement du salut lequel se manifeste historiquement dans l'Église en ce que l'on est venu à appeler « les » sacrements, chacune de ces expressions actives propres de l'Église ayant un nom précis. Plutôt que de parler de sacrements au pluriel, on devrait parler, pour plus d'exactitude et éviter l'ambiguïté, du sacrement unique lequel exprime la multiple richesse de l'Esprit par l'eucharistie, le baptême et les autres.

« *La prière, pourquoi ?* » vient clore cette série d'articles avec les réflexions de Juan Llopis.

S'il a toujours été difficile de prier, remarque l'Auteur, on a aujourd'hui l'impression que la prière est devenue impossible. On en arrive facilement alors à s'en demander la raison d'être. Sans s'arrêter à la crise de la foi, traitée ailleurs, l'Auteur considère plutôt la crise de certaines pratiques comme la prière de type *méditatif*, la prière *communautaire* et *liturgique*, enfin la prière de demande.

Après l'avoir définie, au sens large, comme l'activité du croyant quand elle est vive, consciente sous l'aspect d'une relation personnelle avec Dieu, qui se confond alors avec la pleine conscience de la vie de foi, il en donne une définition stricte où chaque mot compte, selon l'Auteur : expression religieuse et verbale de la relation personnelle du croyant avec Dieu. Chaque mot de cette définition compte, mais il prend soin de préciser quand la prière doit être *verbale* que les mots utilisés doivent être pleinement humains et non de simples émissions matérielles de voix. Ces mots ont toujours une dimen-

sion mentale, surtout dans la prière individuelle et peuvent n'être que de simples élocutions intérieures. L'expression verbale doit aussi s'accompagner de silences et de gestes corporels comme éléments intégrants.

La prière exprime la foi comme relation interpersonnelle de sorte que l'homme converse avec Dieu comme avec un autre homme. C'est là une de ses notes les plus typiques. Il n'y a pas de vraie prière à moins. Le Dieu de la prière chrétienne est évidemment le Dieu de la foi et non seulement l'Être suprême qui préside au mouvement du monde et dirige l'histoire.

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

Michel GUERET, André ROBINET et Paul TOMBEUR. *Spinoza, Éthica. Concordances, Index, Liste des fréquences. Tables comparatives*. Un vol. 28 × 22 de XXII et 538 pp. Louvain-la-Neuve, Université Catholique de Louvain, Publications CETEDOC (Centre de Traitement Electronique des Documents de l'Université Catholique de Louvain), 1977.

Ce remarquable et précieux *instrument de travail* est précédé d'une introduction qui en détermine parfaitement les buts et la véritable portée. On ne peut mieux faire ici que la citer : « Le livre que nous présentons aux chercheurs est essentiellement un instrument de lecture. Il est une approche du texte de Spinoza par le biais des mots de l'Éthique et non une investigation par le moyen des idées. La différence est grande entre un *index verborum* et un *index rerum*. Ici, il est question des mots utilisés par Spinoza afin d'exprimer certaines idées. Pour aboutir à l'exploitation de ces idées il faut nécessairement passer par les mots qui les véhiculent. Ce passage par les mots peut se situer à divers niveaux. Il y a, avant tout, la lecture cursive au cours de laquelle l'intellect prend connaissance du message et où la mémoire enregistre certaines données. Évidemment, plus le texte est long et difficile, plus ce travail de lecture est ardu. C'est ici que l'ordinateur peut aider le chercheur » (p. VII). Ajoutons encore : « Les divers tableaux que nous présentons ont pour but de faciliter cette lecture au second degré afin de mieux atteindre, à la fois, l'expression consciente et inconsciente de l'écrivain. L'enrichissement obtenu par ce genre de lecture permet un retour à la lecture cursive qui

dévoile, dès lors, bien mieux le contenu du message. Il est bien entendu que ce « retour » peut et même doit se faire tout au long des consultations de nos tableaux. C'est pourquoi nous disons que ce livre est un instrument de lecture » (p. VII). De son côté, le professeur André Robinet, dans sa postface, a fort bien insisté sur ceci : « Si le langage parle, ce n'est pas là tautologie. Que le langage soit doué d'une parole propre, qui vient, non pas en second mais en premier, non pas se profiler mais profiler ce qui va s'entendre ou s'écrire, il faudrait se mettre à l'écoute de ce dire intérieur au discours. Encore fallait-il un radar suffisamment sensible pour l'audition et la réception de cette lutte des formes que l'on soupçonne sous le discours bien informé. Yvon Belaval comparait un jour ces moyens d'approche au télescope : avec des dépouillements de la finesse de ceux de Michel Guéret et Paul Tombeur, il faudrait dire du télescope électronique, car le résultat ne consiste plus seulement en grossissement de notre vision de l'objet, mais en dédoublement de cette vision, l'objet se trouvant polarisé par le fort grossissement de sa série linéaire en autant de séries adjacentes que l'on trouve de rythmes fréquentiels, concurrentiels, de dispersion ou de rafalité, qui entrelacent ces formes entre elles. De la documentation ordonnée, on passe ainsi à la critique. Mais ni l'aspect documentaire, ni l'aspect critique, n'ont de résultats soupçonnables *avant l'apparition de ces résultats au cadran cathodique de cet étrange savoir* » (p. 526) ! On ne pourrait mieux dire ! Enfin, donnons encore la table des matières : elle est également révélatrice : Introduction : Présentation générale, Éditions utilisées, Enregistrement du texte et orthographe, Citations, Présentation des différentes parties de l'ouvrage. — Présentation du corpus : Sigles, Table de référencement. — Texte : Liste générale du vocabulaire, Concordance, *Index verborum*, Liste des mots médiévaux et modernes, Liste du vocabulaire réparti selon les articulations du discours. Liste du vocabulaire dans l'ordre de fréquence décroissante, Concordance-phrases, Concordance de l'adverbe *non*, Appendix : concordance des formes insérées. — Postface. Disons, pour terminer, que l'on est confondu devant la somme de patience et de vigilance intelligente qui a été mise en œuvre par les auteurs pour réaliser ce qui devient un instrument absolument indispensable à tout spécialiste ou « utilisateur » un peu sérieux du grand philosophe Spinoza. Il disait : « Non flere, non indi-

gnari, intelligere » ! Puisse le présent travail aider à mieux comprendre pourquoi et comment il était arrivé à pareille sagesse humaine !

Jean-Dominique ROBERT op.

EN COLLABORATION, **Le mythe et le symbole.**

De la connaissance figurative de Dieu. (Philosophie, n° 2) Paris, Éditions Beauchesne, 1977. 250 pages (13.5 × 21.5 cm).

Ce second volume d'une toute nouvelle collection animée par un groupe de professeurs de l'Institut catholique de Paris, s'intéresse comme le premier aux frontières de la foi et de la philosophie. Il est consacré au rôle du mythe et du symbole dans la connaissance du divin. Le présent compte rendu est celui d'un théologien.

L'ouvrage, un mélange, commence par une étude des fondements du mythe selon Proclus. Considérant l'importance du néo-platonisme à la période patristique, on saisit l'intérêt de ces pages pour le théologien ; et cela d'autant plus qu'on a souvent tendance à interpréter les thèmes néo-platoniciens à travers la pensée de saint Thomas. Xavier Tilliette, un spécialiste de Schelling, présente la mythologie telle que vue par ce philosophe du tournant du 18^e au 19^e siècle.

L'article suivant, de François Marty, étudie la place du symbole dans l'œuvre de Kant. On revient ensuite à une étude de la notion de mythe, cette fois chez Lévi-Strauss, avec Jean Greisch. Dans *Le symbole et la croix*, E.D. Yon se donne pour tâche de décrire, en s'inspirant largement de Kant et de Hegel, le fonctionnement du symbole. Les symboles de l'arbre et de la croix interviennent comme illustrations du phénomène.

Les réflexions de J.R. Marelli, sur les relations entre le symbole et la réalité ainsi que sur le fonctionnement du symbole naturel, éclaireraient bien ce que l'anthropologie actuelle dit du symbole.

Les deux dernières études s'engagent encore plus nettement dans le champ de la foi. C'est d'abord *Mythe et imaginaire en théologie chrétienne* de S. Breton. Dans un premier temps, il s'agit d'une interprétation très contemporaine de la pensée d'Aristote et de Thomas d'Aquin sur le problème du mythe et de ses rapports